

BONAPARTE EN BRETAGNE

Depuis quelque temps on agite en Bretagne une question qui passionne beaucoup de gens : c'est la question Bonaparte. Le grelot fut attaché, au milieu de l'an dernier, par une publication très lue dans notre région : le *Fureteur breton*.

Cette revue avait recueilli et enregistré des bruits étranges qui circulaient dans le pays touchant la naissance de Bonaparte. D'après ces racontars invraisemblables, le futur Empereur serait né à Sainte-Sève (près de Morlaix) où Lœtitia, amenée par le comte de Marbeuf, commandant en chef en Corse, qui passait pour avoir été son amant, serait venue faire ses couches au château de Penanvern, dont il était propriétaire. Une autre tradition rapportait que le jeune Napoléon, alors qu'il était élève à l'école de Brienne, serait venu passer ses vacances au château de Callac (commune de Plumelec, Morbihan) qui appartenait à M^{me} de Marbeuf.

La question a été reprise tout récemment par un universitaire, écrivain distingué, qui s'était déjà fait connaître par un livre sur *Napoléon par les écrivains*. Dans deux articles parus dans la *Revue de la semaine* (n^{os} des 23 et 30 décembre 1921) sous la rubrique : *Où est né Napoléon ?*, M. Charles Chassé expose et discute toutes les allégations et les hypothèses qui ont été émises au sujet du lieu et des circonstances de cette naissance. Il a consulté toutes les sources, lu tout ce qui a été publié, fait sur place ou par écrit des enquêtes personnelles, et il nous apporte, avec la documentation la plus étendue, les résultats de ses pénétrantes investigations. Sa conclusion est que, dans l'état présent des documents, on doit estimer que Napoléon est né le 15 août 1769 à Ajaccio, et qu'il est bien le fils légitime de Charles Bonaparte. C'est une raison physiologique qui lui a dicté cette dernière assertion. Napoléon, d'après son autopsie, est mort, comme Charles Bonaparte, d'un squirre au pyllore : l'estomac du père et du fils était troué de la même manière. Selon Antommarchi, l'Empereur avait recommandé de faire avec soin l'examen anatomique de son

corps : les médecins de Montpellier, disait-il, avaient annoncé que le squire au pylore serait héréditaire dans sa famille.

Tant y a que nous n'avons à nous occuper ici que des traditions bretonnes dont il a été fait mention au début de cet article : Lœtitia aurait accouché clandestinement de Napoléon au château de Penanvern, commune de Sainte-Sève, près Morlaix ; la naissance aurait été enregistrée sur le cahier des baptêmes, mais, sous le second empire, un représentant de Napoléon III aurait arraché les pages correspondantes. Et, comme preuve de son séjour, on citait deux paysannes nommées Lœtitia dont M^{me} Bonaparte aurait été la marraine. On ajoutait encore que le jeune Napoléon serait venu en vacances à Penanvern (ou au château de Trevarez, commune du Laz), accompagné de son protecteur, le comte de Marbeuf. Une autre tradition, qui sera discutée plus loin, existait, comme il a été dit déjà, sur un séjour semblable fait au château de Callac (commune de Plumelec, Morbihan).

En critique averti, et avec son souci d'une documentation sérieuse et précise, M. Chassé s'est préoccupé d'abord de vérifier les faits qui pouvaient être contrôlés matériellement. Il y avait, en premier lieu, le registre de Sainte-Sève, duquel on avait détaché des pages à la fin de l'année 1770. Au greffe de Morlaix, où se trouvent les doubles des registres paroissiaux, il constata que le feuillet correspondant au feuillet arraché était un *feuillet blanc*. D'où il s'ensuit que les pages détruites ne pouvaient guère être que des pages blanches. M. Bourde de la Rogerie, ancien archiviste du Finistère et actuellement archiviste d'Ille-et-Vilaine, s'étant rendu à Sainte-Sève il y a plusieurs années, avait constaté que des pages avaient disparu dans d'autres registres de la paroisse. « C'est là, dit-il, un fait très fréquent ». Quant au nom qui aurait été porté par deux paysannes, les registres de Sainte-Sève ne signalent l'existence d'aucune Lœtitia dans la paroisse.

Poursuivant son enquête, M. Chassé a interrogé tous les vieillards du pays, dont l'un, âgé de plus de 80 ans, avait eu un père mort à l'âge de 92 ans. Tous ont paru tomber de la lune quand on leur a parlé de cette tradition que le peuple ne connaissait pas. C'était, comme il le dit, une tradition « d'intellectuels » qui n'a existé que chez certains châtelains de la région et chez quelques prêtres, dont la plupart avaient été élevés dans l'horreur du nom de Napoléon, que l'on ne

désignait, dans les cercles légitimistes, que sous le nom de l'Usurpateur. Quelques-uns d'entre eux avaient sans doute eu connaissance, ou recueilli les échos de ces libelles monarchistes publiés en 1815, bourrés de calomnies sur toute la famille impériale, et où M^{me} Mère est accusée des pires débauches. Voici les titres de quelques-uns de ces pamphlets : *Histoire secrète des Amours de la famille Napoléon Bonaparte*; *l'Écolier de Brienne ou le Chambellan Indiscret*, par le baron de B..., auteur des *Amours secrètes de Napoléon Bonaparte*, etc.; *Histoire secrète du cabinet de Napoléon Bonaparte*, par Lewis-Goldsmith (1816).

Il reste à expliquer la genèse de la légende, et comment, ou pourquoi, elle s'est localisée et pour ainsi dire « cristallisée » dans la paroisse de Sainte-Sève. M. Chassé s'y est appliqué et croit en trouver le germe dans les traditions sur un prétendu séjour de Napoléon enfant à Callac et à Penanvern. Selon lui, toute l'histoire aurait été échafaudée par une femme, M^{me} de Cerny, auteur de romans d'aventures parus autrefois dans *l'Ouvrier* et les *Veillées des chaumières*. Douée d'une imagination fougueuse et exaltée, que l'âge n'avait pas refroidie (elle avait alors près de 80 ans), ce serait elle qui aurait mis en circulation et considérablement embelli ces traditions. Elle aurait inventé l'enlèvement des pages manquant aux registres de Sainte-Sève, et joué le principal rôle dans le développement de la légende qu'elle a enrichie de détails nouveaux.

*
**

On vient de lire le résumé du travail de M. Ch Chassé, d'une information et d'une critique très sûres, et l'on aura remarqué que les protagonistes des fables colportées font reposer leurs récits sur un double postulat : à savoir que Lœtitia fut la maîtresse de Marbeuf et que ce dernier l'aurait amenée faire ses couches au château de Penanvern dont sa famille était propriétaire. Un autre de leurs arguments est encore le voyage supposé du jeune Bonaparte amené plus tard à Penanvern (et à Callac) pour y passer ses vacances. On ne donne d'ailleurs d'autres preuves de la possession de Penanvern par la famille de Marbeuf qu'une mention faite dans *l'Armorial de Bretagne*, par de Courcy qui, dans l'énumération des sei-

gneuries de cette famille, a compris celle de Penanvern. Voici au surplus un extrait de cette notice :

Marbeuf (de) (orig. d'Anjou, S^r du Chesne, de la Pilletière, baron de Blaison et vicomte de Chemellier en Anjou, — S^r de la Sansonnière, — de Laillé, par. de ce nom, — de Gaillieu, par. de Guichen, — de Cariguel, par. de Plorec, — du Gué, par. de Servon, — de Penanvern, par. de Sainte-Sève.

Mais à quelle époque les de Marbeuf ont-ils été seigneurs de Penanvern ? Il ne le dit pas. Cela aurait pu être dès 1230 où il mentionne un Pierre de M..., ou en 1385 où l'on trouve un Thébault de Marbeuf *varlet*.

Au vrai, tous les Marbeuf étaient de Haute-Bretagne, et établis à Rennes, où six d'entre eux furent présidents à mortier au Parlement, de 1618 à 1734. L'un, arrière-grand-père du comte de Marbeuf, eut une certaine célébrité, grâce à la fécondité de sa femme qui lui donna 32 enfants⁽¹⁾. Aucun d'eux n'assuma jamais le titre de S^r de Penanvern (qui était sans doute sorti de la famille) ; mais on les trouve désignés comme S^{rs} de la Pilletière, de Blaison, des Chemilliers, de Laillé, ou du Gué. Ce dernier titre fut porté par le père du comte de Marbeuf.

*
* *

En somme, toute la question tourne autour de la personnalité du commandant en chef en Corse. Ce sont ses rapports plus ou moins intimes avec les Bonaparte, ses attaches ou ses relations de famille, ses voyages et déplacements qu'il importe d'étudier. Et c'est ce que j'ai tenté de faire dans une notice lue, il y a quelques années, à la Société polymathique du Morbihan, et dont l'occasion fut la tradition mentionnée plus haut sur le séjour du jeune Bonaparte au château de Callac. Il m'a donc semblé que je pourrais apporter ici quelques éclaircissements sur une question tant débattue, en donnant, comme conclusion au présent article, un résumé et de larges extraits de mon travail, dont la plupart des éléments ont été puisés dans nos archives locales.

Environ l'an 1846, Cayot-Delandre, un archéologue vannetais, dans son ouvrage aujourd'hui classique sur les antiquités du Morbihan, enregistrait pour la première fois, comme un

(1) Cf. DUBUISSON-AUBENAY, *Itinéraire en Bretagne en 1636*, et Frédéric SAULNIER, *le Parlement de Bretagne*.

on dit « qu'il n'a pu réussir à éclaircir », le bruit d'un séjour du jeune Bonaparte à Callac. « J'ai, disait-il, trouvé cette tradition conservée, non seulement au château, mais dans les localités environnantes où on la regarde comme une chose de notoriété. Je n'ose cependant la présenter comme une certitude ; il serait bien intéressant d'être fixé sur ce point ».

Ce qui avait pu donner naissance et consistance à ce bruit fut sans doute la conviction où l'on était que Lœtitia avait été la maîtresse de Marbeuf. Mes premières recherches portèrent donc sur la nature des rapports entretenus par lui avec la famille Bonaparte.

Deux écrivains éminents, spécialistes des études napoléoniennes, MM. H. Chuquet et Frédéric Masson, ne croient pas à l'existence de relations coupables. Ce dernier a écrit au sujet de Lœtitia : « Faut-il croire qu'elle ait été galante ? Il eut fallu qu'elle le fut singulièrement pour trouver le loisir d'avoir des amants. Ses enfants portent tous, à un degré égal, l'empreinte physique et morale du double atavisme dont ils procèdent ; par eux-mêmes, par leurs descendants, ils reproduisent d'une façon frappante un type que, sans doute, après des générations, des croisements ont pu altérer au point de vue de la beauté, mais qui subsiste pourtant chez les moins favorisés au point qu'on ne saurait le méconnaître. Et il en est de même pour le caractère, la tournure d'esprit, les habitudes de corps, le tempérament, et les maladies. Ses enfants sont donc bien, tous les huit qui ont vécu, issus de Charles Bonaparte. On a beaucoup dit qu'elle avait été la maîtresse de M. de Marbeuf, mais ne suffisait-il pas que Charles Bonaparte fût un rallié pour que les indépendants cherchassent des motifs honteux pour ses succès »⁽¹⁾.

Après cette citation, j'ajoutais qu'un simple rapprochement de dates suffisait pour faire justice de l'accusation calomnieuse qui attribuait à Marbeuf la paternité de Napoléon. Charles Bonaparte ne ramena sa femme à Ajaccio qu'après la reddition de Paoli en juin 1769 ; jusque-là Lœtitia, portant dans son sein Napoléon, qui naquit le 15 août suivant, et dans ses bras son aîné Joseph, avait toujours accompagné son mari dans ses chevauchées à travers les montagnes.

La vérité est que les rapports d'estime et de bienveillance entre Marbeuf et la famille Bonaparte ne devinrent plus

(1) *Napoléon et sa famille*, t. I, p. 20-21 (1909).

étroits et plus intimes qu'après un service signalé que lui rendit Charles Bonaparte. En 1777, une députation à Versailles, à la tête de laquelle était celui-ci, obtint alors le maintien de Marbeuf comme commandant en chef de Corse, poste que lui disputait M. de Narbonne-Pelet qui avait à la Cour de puissantes influences. C'est alors que, reconnaissant du service rendu, Marbeuf conseilla à Charles Bonaparte de faire des démarches — qu'il appuya de tout son crédit — pour obtenir en faveur de Joseph et de Napoléon des bourses que l'on réservait en France aux enfants de la noblesse destinés à l'état militaire.

Ces démarches ayant réussi et une bourse ayant été accordée pour Napoléon au collège de Brienne, tenu par les Pères Minimes, Charles Bonaparte le conduisit — avec Joseph — que l'on destinait à l'état ecclésiastique — au petit séminaire d'Autun où un neveu de Marbeuf était alors évêque, — cela en vue de lui enseigner les rudiments de la langue française qu'il ignorait totalement. Arrivé à Autun le 1^{er} janvier 1779, il y acquit rapidement, grâce à son application, une connaissance du français suffisante pour lui permettre de suivre les études qu'il devait faire à Brienne, où il entra le 23 avril suivant. Il devait en sortir le 27 septembre 1784 pour aller à l'École royale militaire de Paris. C'est donc entre ces deux dates de 1779 et 1784 qu'aurait pu avoir lieu le pseudo-voyage fait au château de Callac par Bonaparte, accompagné du comte de Marbeuf, — et nous voici ramenés à la racine de l'anecdote dont on a fait une légende sans fondement, comme nous allons le dire.

Les conditions et les circonstances de son séjour à Brienne sont bien connues par sa correspondance avec sa famille et par diverses publications où sont relatés les menus incidents de sa vie d'écolier. On n'y trouve aucune allusion à des vacances passées au dehors de l'établissement. Dans les écoles militaires de ce temps, la discipline était stricte. On n'en sortait point si facilement qu'on imagine : point de dimanches, de congés ni de vacances.

« En réalité, écrit encore M. Frédéric Masson, du jour de son entrée à l'école militaire de Brienne au jour de son départ pour l'école militaire de Paris, Napoléon n'a senti un courant de l'air extérieur que lorsque son père est venu le visiter... ». Cette claustration forcée ne fut pas même rompue par la mort

de Ch. Bonaparte, à Montpellier, en 1785. Et ce n'est qu'en 1786, après un séjour de plusieurs mois à Valence, comme lieutenant d'artillerie, qu'il obtint son premier congé. Il avait alors 16 ans et demi.

Ces renseignements m'ont été confirmés par M. F. Masson à qui j'avais communiqué les bruits accrédités autour de Callac. « Je suis absolument incrédule, me répondit-il. Rien, nulle part, ne m'a paru même un indice que Bonaparte ait pu venir en Bretagne pendant le temps qu'il était à Brienne. Il en aurait fait mention quelque part dans ses papiers de jeunesse où il n'y en a pas la moindre trace ».

De mon côté, je n'ai trouvé aucune trace d'un passage ou d'un séjour de Marbeuf à Callac pendant qu'il commandait en Corse. Il n'y est même pas venu, et se fit représenter par un porteur de procuration, pour recueillir et faire vendre après la mort de sa femme survenue en 1783 le mobilier que lui donnait son contrat de mariage. Ce contrat du 29 mai 1752 a été publié et contient des dispositions assez curieuses. Le futur époux y reconnaît qu'il n'a aucun meuble ni effets mobiliers autres que ses habits, hardes et linge à son usage, et ne possède qu'une somme de 30.000 livres en actions de la Compagnie des Indes. La terre de Callac était la propriété de M^{me} de Marbeuf, née Eléonore-Julie de Guémadeuc, qui était alors veuve du comte de Goyon. Et cette veuve, très indépendante et très prudente, stipulait dans ce contrat que si les humeurs des futurs époux ne sympathisaient pas et que si, pour cette cause ou *pour toute autre*, ils ne pouvaient vivre ensemble, ils se sépareraient volontairement d'habitation à première réquisition, pour chacun d'eux vivre où il lui plaira. On ignore si l'harmonie régna dans cette singulière union; mais il est probable qu'après le départ de Marbeuf pour la Corse en 1764, les époux ne durent guère se rencontrer qu'à Paris où M^{me} de Marbeuf possédait un hôtel dans la rue Saint-Guillaume.

Ces circonstances expliquent pourquoi Marbeuf, retenu en Corse, n'a pas dû venir après cette date de 1764 au château de Callac qui, à la mort de M^{me} de Marbeuf, devint la propriété de M. de la Chapelle, héritier des Guémadeuc.

Je me suis donc cru autorisé à conclure que la tradition concernant le voyage du jeune Bonaparte était apocryphe, sans consistance ni vraisemblance. Mais comment a-t-elle pu

naître et s'accréditer dans le pays ? Je me le suis demandé, et la seule explication — purement hypothétique, il est vrai — qui m'a paru pouvoir être donnée de cette énigme, est la suivante que je reproduis ici : « La genèse de la rumeur est très simple et peut être facilement retrouvée. Il y eut après la révolution de 1830, à l'endroit de Napoléon, une véritable explosion des sentiments populaires durement comprimés pendant toute la Restauration. La figure de l'Empereur mort à Sainte-Hélène grandit démesurément. Il devint l'objet d'un culte universel qui aboutit à une véritable apothéose lors du retour solennel de ses cendres aux Invalides. L'épopée napoléonienne et la vie du grand empereur furent alors l'objet de multiples publications. On rechercha avidement dans les mémoires des contemporains, dont beaucoup parurent à cette époque, les moindres particularités de son existence depuis sa naissance.

Ce fut alors que l'on apprit les rapports qui avaient existé en Corse entre Marbeuf et la famille Bonaparte. Et quelqu'un de chez nous, se rappelant les noms des anciens propriétaires de Callac, aura dit : « Marbeuf, qui s'intéressait au jeune Napoléon et s'occupa de lui avec tant de sollicitude, l'a peut-être amené au château de sa femme pour y passer ses vacances. » Le propos fut sans doute répété, mais en supprimant le « peut-être » de son auteur. Et le bruit des vacances passées à Callac par le héros national se répandit et s'accrédita dans la contrée avec d'autant plus de facilité qu'elle flattait l'amour-propre local, et donnait au vieux château morbihannais un nouveau lustre dont ne pouvait que profiter la vanité et les intérêts des propriétaires actuels ».

Quoi qu'il en soit, restons sans illusions. Rien n'est tenace comme une légende, et n'a autant d'attraits. Et celle-ci survivra en dépit de tous les documents, de toutes les réfutations, de toutes les exégèses. Comme beaucoup de nos contemporains, qui n'ont souvent qu'une idée confuse des faits positifs, et sont généralement brouillés avec la chronologie, nos descendants continueront à s'entretenir des amours de Marbeuf et de Lœtitia, ainsi que du séjour du jeune Bonaparte à Callac. Et la légende ira s'agrémentant sans cesse de toutes les broderies, de toutes les guirlandes qu'y ajouteront la malignité ou l'imagination populaire.

Etienne MARTIN.